

Guy DAVIN, toujours dandy regrette l'avoir eu le courage de vivre

« JE VOUDRAIS NE PAS TROP VIEILLIR POUR QUE MA MÈRE ET MA FEMME NE VOIENT PAS TROP MA DÉCHÉANCE »

Avant que le bague de Cayenne ne soit plus qu'un sombre souvenir, Henri Danjou et François Englinger ont une dernière fois visité cette terre maudite (1).

A l'ombre des bureaux de l'administration de l'hôpital André-Bourron, à Saint-Laurent-du-Maroni, un homme, encore jeune, saute à la corde... Il va, vient, court et, très adroit, croise la corde avec élégance, comme un boxeur à l'entraînement.

— C'est Guy Davin, me confie le lieutenant-pharmacien Douillard qui m'accompagne. Il est en train de faire sa séance quotidienne de culture physique. C'est un type. Bien sûr, il a perdu toutes ses dents, comme beaucoup ici, à cause du scorbut. Cependant, après quatorze ans de bague, il n'est pas marqué, comme la plupart des forçats. A 40 ans, il garde sa ligne. Il fait d'ailleurs tout pour ça !

« C'est l'amuseur de la maison. Il dessine, chante et surveille son moral qui, ma foi, est extraordinaire. Ses camarades l'aiment bien !

Un personnage « gidien »

« Davin est le dernier arrivé des vedettes du bague, poursuit le lieutenant Douillard. Sans avoir jamais la probabilité d'être Gide, il a réalisé en 1933 un crime analogue à celui que André Gide fait commettre à son personnage de Lafcadio dans les « Caves du Vatican ». Il y a 40 ans, il a tué dans les bois de Saint-Cloud, aussi bien par amusement que par intérêt, un de ses compagnons de voyage, un Américain nommé Richard Wall, qui ne valait pas beaucoup mieux que lui, et, l'ayant tué, l'a jeté par la portière de sa voiture. Il a ensuite essayé de précipiter son automobile dans la Seine, et cela le perdit... »

Il s'agissait d'une louche histoire d'univers et de trafic. Davin devait encore rester au bague pendant quatorze ans, mais, comme les autres bien entendu, il sera libéré dans deux ou trois ans. Ce qui est curieux dans son cas, c'est sa volonté de garder du chic et de rester élégant. Il tient à rester le dandy qu'il était, il y a quinze ans, dans les bars parisiens. Il fait ressembler par un forçat-failleur ses pyjamas de forçat selon un dessin savamment étudié. Il n'oublie jamais de se raser et on lui a trouvé la « planque » la plus intéressante du bague : il est secrétaire de l'officier d'administration. Un excellent secrétaire... »

La séance de gymnastique de Guy Davin est terminée. Je vais vers lui.

— Alors, Davin ? dis-je.

La confession d'un enfant gâté

— Je me distrais comme je peux. Je n'ai beaucoup, j'écris. Je dessine des cartes, des plans, qui sont utiles à l'administration et qu'elle expédie à Paris, au ministre des Colonies ou au ministre de la Justice. Je fabrique, sans un sou de matériel administratif, des petits objets pour les visiteurs de marque, et je me fais une joie de les leur offrir, pour le plaisir. Je me rends heureux.

Il fait penser à un rustaud de comédie villageoise, avec son large chapeau de forçat, ses vêtements soignés, sa démarche, ce qui laisse voir ses beaux cheveux blancs. Son uniforme a le chic du vêtement de collégien. C'est un gentleman-collégien, et il fait jeune !

— Pensez à ce que je fais et à ce que je suis devenu, poursuit Guy Davin sans embarras. Je suis un enfant gâté. Je n'ai jamais connu les misères du peuple. Ma mère et mon père m'adoraient. Ils étaient riches. Nous habitions une villa à Neuilly. Ils me laissent épuiser une femme pauvre que j'adorais toujours, car je suis marié. Mais j'étais oisif et je m'ennuyais. J'avais le goût des sensations violentes. Peu à peu, j'ai eu un peu fou. Par exemple, afin de braver les gens, j'étais un lion dans mon jardin et tout le quartier en avait peur. J'étais ravi. Je ne révais qu'à des courses de vitesse, en auto, et j'osais faire. Lorsque le moment est venu, ce qui m'arrivait souvent, je m'embarquais à ma promenade sur les alouettes dans le vide. Au règlement, je fus un des meilleurs parachutistes de l'armée. « J'aimais le danger ! »

« C'est par goût du danger et de l'adrénaline facile que je me mêlai, à la fin de l'année 1928, à une bande de cambrioleurs. Je vendais de la cocaïne, des fourrures volées. J'en vendis en même temps que l'homme que j'ai tué, Richard Wall. Il m'accusait de l'avoir « arrangé » de 11.000 francs dans une de ces affaires suspectes. Il se vantait de me descendre et il avait la réputation d'un tueur. Voilà pourquoi j'ai supprimé Richard Wall.

« C'est là que j'ai rencontré le beau Guy d'un ton attristé, et j'ai eu, Richard Wall, le regret de ne pas l'avoir tué. Je ne pense qu'à ma mère et à ma femme dont j'ai brisé la vie. J'ai la sensation de m'être arrêté de vivre, depuis que j'ai été condamné, depuis 1933... »

Davin porte un pantalon rayé de bien, et non de rouge. Il se différencie même par là des autres forçats. Sa chemise impeccablement blanche est largement écartée sur sa poitrine. Même ici, il ne veut pas être comme les autres...

Au son de la guitare...

— Voyez comme je suis, poursuit Davin après un moment de silence. Je devrais souffrir ici, où tout me choque, les gens, le régime, l'ordure ; or, je ne me trouve pas malheureux. Je me suis habitué ! Je serais certainement devenu

fon aux lles, à cause de l'hostilité des gardiens qui m'accusaient de voler, et le docteur Flouret, autrefois médecin des lles, ne m'avait pas, à l'isolement, à l'hôpital. Les vedettes de l'administration, et surtout le médecin empoisonneur Laget, ont été bons pour moi et m'ont fait du bien. Ils m'ont rendu le goût de lire mes auteurs favoris. Alexandre Dumas père, Victor Hugo. Maintenant je lis tout ce que je trouve à ma portée. J'ai une guitare. J'en joue le soir après la soupe, au bord du Maroni. Je rêve... Je retire dans ma cellule et je dessine, de tous les paysages, des caricatures humoristiques, je recense des amis. Je reviens à l'enfant qui fut merveilleux ! Je regrette de n'en être pas resté là ! Je voudrais ne pas trop vieillir afin que, lorsque je rentrerai en France, ma mère et ma femme ne voient pas trop ma déchéance...

J'offre une cigarette blonde à Davin. Il se tire une large bouffée. Il la respire comme s'il respirait le bonheur.

— C'est bien dommage que j'aie eu le courage de vivre, conclut-il à regret.

Mais vivre, c'est ce que vous faites, avec passion, les 148 bagnards que j'ai vus partir pour la France. Vingt-cinq jours d'une traversée que beaucoup n'espèrent plus faire... Sur la rive, tandis que s'éloignent les navires, les forçats qui n'étaient pas du départ regardaient leurs lanières.

Adieu, Cayenne ! chantai-je du bord les républicains.

On liquide les soldes du bague. Dans vingt-cinq jours, la France. Un nom à reprendre, comme un vieil habit un peu démodé, un peu gênant à porter au commencement. Puis ce sera l'oubli, et la vie...

FIN

Copyright by France-soir, Henri Danjou et François Englinger

(1) Voir « France-soir » des 15, 16, 17, 20 à 23, 30 avril, 1^{er}, 2, 6, 8 et 17 mai.

7- DAVIN (FIN)

de « France-soir » sont offertes aujourd'

France-soir

DÉFENSE DE LA FRANCE - FONDÉ SOUS L'OCCUPATION (14-JUILLET)

6^e ANNÉE - N° 569
100, rue Réaumur, PARIS, 6^e, 30.50.

Dimanche 18 - Lundi 19 Mai 1947 - Prix : 4 fr.

Prix
général

SADE DU BLÉ,



ÉMISSANT : RAMÈNERONS PRISONNIER L
VINCENT : PHILIP L'AUGUSTE ALORS A
CHAMPS ; ET RAHADIER BARBEDOUCHE

S "YEUX MI- RAMENER



Pierino GAMBÀ

47 (9 ans)
jeudi les
Lamoureux
réciter à sa mère
de multiplication

la
D
d
C